

## LE POSTIER

Temo avait perdu son bras au front. C'est chargé de nombreuses blessures qu'il revint au village natal. Il ne restait presque plus d'hommes au village, et les lourds travaux courbaient le dos des femmes et des enfants. Temo, travailleur dans l'âme, peinait à accepter son invalidité. Il essaya bien, comme autrefois, de travailler aux champs, mais sans résultat.

« Je sais que tu veux te rendre utile, lui dit le directeur du kolkhoze, mais tu ne peux effectuer de travaux difficiles. Voici ce que je te propose : nous avons besoin d'un postier. C'est un travail comme un autre, et il faut bien que quelqu'un le fasse, n'est-ce pas ? ».

Cette proposition ne plut tout d'abord pas à Temo. « Même un enfant pourrait faire ce travail », se chagrinait-il. Mais après avoir travaillé dans les champs quelques jours, il comprit qu'il n'était pas simplement inefficace : il était un poids pour les autres. Et il n'eut d'autre choix que d'accepter de devenir postier du village. Tout au moins pourrait-il se rendre utile...

Dès l'aube, Temo, le sac sur l'épaule, était sur la place centrale, où les villageois lui donnaient les lettres écrites la veille. Une fois réunies, il les apportait à la poste, où il recevait, puis distribuait les lettres envoyées du front ainsi que les journaux. Temo était devenu le fil unissant le front au lointain village, perdu dans les montagnes. La poste se trouvait au chef-lieu du district, et la route qu'il parcourait à pied chaque jour était longue. En arrivant au chef-lieu, Temo commençait toujours par déposer les lettres qui lui avaient été confiées au village, avant d'aller chercher le courrier du jour. En regardant les lettres du front, il voyait d'abord à quel paysan il allait faire plaisir. Il connaissait bien l'écriture de chacun des jeunes soldats du village, et si, par hasard, il tombait sur une enveloppe sur laquelle l'adresse était de main inconnue, l'âme de Temo s'emplissait d'agitation et d'inquiétude. Il mettait ces lettres de côté pour les porter en dernier. « Peut-être, Dieu, non, est-ce un décès ! pensait Temo. Peut-être est-il simplement blessé, et a-t-il demandé à un ami d'écrire sous sa dictée, ne pouvant écri-

re lui-même ! Et pourquoi me presser ? Si je ne peux apporter une bonne nouvelle, je peux au moins retarder, même un peu, une triste nouvelle... »

Temo évitait d'apporter ces lettres en personne et préférait envoyer son fils Oussiv. Ces jours-là, il rentrait chez lui abattu, et il lui semblait qu'il avait perdu un morceau de sa vie.

Chagriné, il attendait, bon gré mal gré, que résonnent, d'une des maisons voisines, des pleurs et des lamentations. Temo ne savait où se terrer, il avait peur de sortir de la maison et que les habitants du village le voient, se sentant coupable du malheur qu'il avait apporté au village. Quand il apprenait que la douleur avait contourné l'une ou l'autre des maisons du village, il se calmait alors, comme s'il s'agissait de quelqu'un de sa famille. La douleur des autres était comme sienne, et ces jours-là, ses anciennes blessures se ravivaient tant qu'il ne pouvait pas même se lever ; c'était alors son fils qui distribuait le courrier.

Le village de Temo était reculé dans les montagnes, et à cette époque, la radio ne l'atteignait pas encore. C'était uniquement par les journaux qu'il pouvait suivre la progression du front, et, sur le chemin du retour, il les feuilletait consciencieusement, espérant y trouver un article concernant les distinctions sur le champ de bataille d'un compatriote-villageois au front. Cela n'était pas rare. À son retour au village, Temo rendait d'abord visite à cette famille, impatient d'apporter la bonne nouvelle.

Lorsque les lettres du front étaient nombreuses, la joie de Temo était sans borne. Enthousiaste, la démarche légère, il entrait dans le village et, s'arrêtant sur le seuil de chacune des maisons pour lesquelles il avait une lettre, il criait fièrement :

– Vous devez une tournée, vous avez une lettre!

Mais, à tout signe de remerciement, il répondait:

– Dieu merci, il est vivant, et c'est pour moi le meilleur des cadeaux.

Et distribuant ainsi les lettres de maison en maison, son sac se faisait plus léger.

De retour chez lui, d'humeur joyeuse, il blaguait avec toute la maisonnée. Tous en devinaient immédiatement la raison :

– Beaucoup de lettres aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Temo se souvenait bien des lettres reçues par chaque famille et de leur périodicité. Et lorsque quelqu'un tardait à écrire, une inquiétude irrépressible montait en lui. En prenant les missives suivantes à la poste, il cherchait en priorité ces lettres. « Cette fois encore, rien pour eux », pensait-il, peiné. Il tâchait de passer le plus discrètement possible devant la maison de ces familles, alors qu'il distribuait le courrier. S'il devait aller voir cette famille pour des raisons personnelles, il envoyait son fils à sa place. « Mains vides, pensait-il. En me voyant, ils penseront immédiatement à leur fils et à l'absence de nouvelles. Que leur dire ? »

\*

Şamîl était fils unique. Son père était mort jeune et sa mère, Xezal, l'avait élevé seule. Şamîl, après avoir terminé l'école, travaillait comme directeur du club du village. Lui et Temo étaient très proches. Aux premiers jours de la guerre, Şamîl, engagé volontaire, était parti pour le front.

Xezal était restée seule. Les fils de Temo l'aidaient parfois. Xezal, bonne et travailleuse, offrait souvent aux enfants de ceux qui étaient au front du lait et du yaourt de sa vache. Personne ne repartait de chez elle les mains vides.

– Au nom de mon Şamîl... disait-elle en mettant de la nourriture dans les mains du visiteur sur le point de partir. Malgré ses moyens très réduits, elle faisait chaque semaine du pain qu'elle distribuait aux voisins.

Une à deux fois par mois, elle recevait une lettre de Şamîl. Ces jours-là, après avoir distribué son courrier, Temo allait chez Xezal pour lui lire la lettre de son fils et en écrire la réponse, sous sa dictée. Ensuite, il rajoutait quelques mots en son nom afin de lui transmettre ses amitiés chaleureuses.

\*

Soudainement, les lettres de Şamîl cessèrent d'arriver.

Un jour, Temo remarqua, dans le tas de lettres, un paquet épais. Il défailloit, puis, examinant attentivement la lettre inhabituelle, il reconnut la signature de Şamîl et se calma. De retour au village, il vit Xezal assise sur le banc à l'entrée de la maison et lui annonça gaiement :

– Tu as un cadeau, Xezal !

– Une lettre de Şamîl ? s'exclama Xezal, se relevant, les larmes aux yeux.

Sans prendre le temps d'entrer dans la maison, Temo s'assit sur le banc et déchira le paquet. Il contenait une lettre et des coupures de journaux.

– C'est bien notre Şamîl, dit Temo, souriant, en regardant la photographie de son ami dans le journal.

Xezal lui arracha le journal des mains. Figée, elle regardait son fils.

– Mon Şamîl !, s'écria-t-elle. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite, mon fiston ! Elle embrassa la photo. « Que je sois ton sacrifice Comme elle lui va bien ! »

Temo lut d'abord la lettre dans laquelle Şamîl disait brièvement qu'il allait bien, qu'il était en bonne santé, et qu'il avait des difficultés à voler quelques instants pour écrire. Il envoyait, disait-il, un article du journal du front qui lui était dédié.

Temo lut l'article à voix haute. On y apprenait comment Şamîl avait anéanti un tank ennemi et comment Şamîl, alors que son commandant était blessé, avait réussi, avec quelques soldats, à prendre à l'ennemi une colline, arrêtant ainsi l'avancée de l'ennemi. Pour cet exploit, il reçut une décoration.

– Regarde la décoration ! dit Temo, montrant à la mère l'insigne bien visible sur la photographie.

– Que je sois le sacrifice de la décoration de mon fils !

Xezal embrassa à nouveau l'image de son fils, plia soigneusement le journal et le cacha sous sa ceinture.

Xezal ne savait que faire de sa joie. Où était passé son malaise ? Joyeuse, d'un pas léger, elle entra d'un air décidé dans la maison, et sans écouter les refus de Temo, elle alluma le réchaud à pétrole, fit bouillir du lait et le fit boire à Temo. Content, il la salua et promit de passer la voir après avoir distribué le courrier, pour écrire une réponse à Şamîl. Mais Xezal lui dit :

- Viens plutôt demain. J'aurai besoin de toi.
- Je ne peux pas le matin. Tu sais bien que je dois aller à la poste.
- Je sais, répondit Xezal, fais-le pour moi, s'il te plaît, passe par la maison. Tu iras à la poste un peu plus tard.

C'est ainsi que, plus tôt qu'à l'habitude, Temo se mit en route le lendemain matin pour la maison de Xezal, afin qu'elle lui dictât la réponse pour son fils. Xezal, sur le pas de la porte, l'attendait. Lui montrant un couteau, elle lui dit :

- Aujourd'hui, tu dois tuer mon taurillon. J'avais promis que le jour où je recevrais une lettre de Şamîl, je sacrifierais le taurillon et en distribuerais la viande. Je ne vais pas tuer la vache, Şamîl pourra le faire lui-même en l'honneur de son retour. J'en ai décidé ainsi depuis longtemps, mais nous pouvons sacrifier le taurillon maintenant.

Temo n'eut pas d'autre choix que d'accepter : quels que soient les arguments qu'il évoquait, Xezal restait campée sur ses positions. Il sortit le taurillon de l'étable, l'allongea au sol avec l'aide de Xezal, tournant la tête de la bête en direction du soleil. Xezal tint fermement les pieds du taurillon tandis que Temo, d'un mouvement brusque et rapide, lui trancha la tête d'un coup de couteau. Le sang jaillit en un jet. Xezal courut vers la maison. Elle décrocha du mur le portrait de son fils, le sortit dans la cour, et, ayant trempé sa main dans le sang, elle en badigeonna le front de Şamîl.

La viande du sacrifice fut distribuée à sept maisons, y compris celle de Temo. Ce même soir, sous la dictée de Xezal, Temo écrivit une lettre relatant, entre autres nouvelles, le déroulement de la journée.

Deux ou trois lettres de Şamîl arrivèrent par la suite, puis, à nouveau, le silence. Xezal était dans l'attente de nouvelles de son fils. Temo en était fort conscient, et il regardait, chaque fois qu'il recevait le courrier, s'il y

avait une lettre de lui. Mais de lettre, point. La vision de Xezal, paniquée sur le pas de sa porte, dans l'attente du courrier, était une véritable torture pour Temo, lorsqu'il rentrait de la poste. Il lui était insupportable d'entendre cette éternelle question : Y a-t-il une lettre de Şamîl ? L'espoir et le désespoir étaient à tel point mêlés dans sa voix, que le cœur de Temo se brisait en mille morceaux, et les blessures anciennes recommencèrent à s'ouvrir. Temo tentait d'éviter Xezal, sans toujours y arriver. Quand, par hasard, elle n'avait pas vu Temo de la journée, il lui arrivait de lui rendre visite le soir, coupant toute possibilité de fuite. Il la rassurait comme il pouvait, la sommait de patienter encore un peu, mais en vain. Comment calmer le cœur d'une mère éreintée par une longue attente ? Atteinte de nostalgie profonde, Xezal fondait à vue d'œil : elle avait maigri, vieilli. Courbée, elle sortait de plus en plus rarement de la maison...

L'hiver arriva, toujours sans lettre de Şamîl. Le temps et le manque de nouvelles faisaient leur travail : Xezal tomba malade et s'alita. Temo allait parfois lui rendre visite. Chaque fois, le regard de Xezal se portait sur la vigoureuse main, dans l'espoir d'y voir la lettre tant désirée. En un instant, son regard s'éteignait, et elle demandait d'une voix éteinte :

– Pourquoi n'arrive-t-il rien ? Et, détournant la tête, d'une voix tremblante, à peine audible, elle prononçait : Serait-il arrivé quelque chose ?... Ma langue elle-même ne peut plus rien articuler.

– Que dis-tu ?... Patience.

Temo essayait de la calmer.

– Il n'y a rien de grave. C'est la guerre, peut-être lui est-il impossible d'écrire, peut-être que la poste ne marche pas....

Temo parlait, parlait, mais il ne croyait pas un mot de ce qu'il disait. Il n'arrivait jamais à tenir longtemps dans cette atmosphère, et trouvant un prétexte quelconque, il saluait et s'en allait.

La situation allait de mal en pis pour la pauvre mère. La nostalgie du fils absent et la maladie la brisaient.

Un jour, Temo découvrit une lettre pour Xezal au milieu des courriers à distribuer. L'écriture lui en était inconnue. Son cœur se mit à battre très fort, et, ne pouvant supporter l'attente, Temo ouvrit la lettre. Il y était écrit que Şamîl était mort en héros sur le champ de bataille.

Des sueurs froides perlèrent sur le front de Temo, ses jambes flanchèrent et sa main qui tenait le courrier se mit à trembler. Sa première pensée fut pour la pauvre mère de Şamîl, malade : comment survivrait-elle à l'annonce du décès ? Le cœur de Temo se serra. Que faire, comment annoncer cette nouvelle à Xezal ? Quoi qu'on fasse, une chose était sûre : la mère malade ne survivrait pas à cette nouvelle.

Soupirant lourdement, Temo jeta son sac sur l'épaule et prit le chemin du village. Il ne savait que faire, quelle attitude observer. Absorbé par ses pensées, il atteignit le village sans s'en rendre compte. Mais il n'eut pas la force d'y entrer et s'assit sur le bord du chemin pour se reposer un instant. La lettre annonçant le décès, la situation de Xezal ne quittaient pas ses pensées. Après de longues et sombres élucubrations, il décida d'attendre avant d'annoncer cette horrible nouvelle à la mère. Il atteignit avec peine sa maison, demanda à son fils de distribuer le courrier à sa place, et se mit au lit. La nouvelle de la mort de Şamîl avait rouvert de vieilles blessures qui ne le quittèrent plus jusqu'au soir.

Le lendemain matin, Temo partit pour la poste. Abattu et hagard, il marchait d'un pas lent et indécis. Il pensait à Xezal et à la lettre reçue. Il cherchait un moyen pour adoucir cette nouvelle et l'aider à la surmonter, mais il ne savait que faire. Une pensée ne le quittait pas... et il décida de suivre cette idée. Accélérant le pas, il prit le courrier et rentra au village.

Ce même jour, Temo rendit visite à Xezal et, ouvrant la porte, il annonça d'une voix joyeuse l'arrivée d'une lettre de Şamîl. Xezal se redressa avec peine du lit, parvint à s'asseoir et regarda Temo sans en croire ses oreilles. Le foudroiement était tel que, durant quelques secondes, elle ne put prononcer un mot. Puis, reprenant à ses esprits, elle s'adressa à la maison entière :

– Il est vivant, il est vivant, mon fils est vivant ! Mon Şamîl est vivant... Je t'en prie, lis, vite, lis-donc !

Temo s'assit, toussa et ouvrit lentement l'enveloppe triangulaire. Un peu perdu et confus, il lut la lettre à voix haute. Quels que furent ses efforts, il ne put donner à sa voix tremblante la touche d'insouciance et de joie qui eût chassé toutes les inquiétudes de la mère malade. Balbutiant, il rougit de plus en plus, serrant la feuille plus fort entre ses mains. La transpiration couvrait son visage, et réussissant à terminer la lecture, il plia la lettre, la tendit à Xezal en évitant son regard et cherchant maladroitement son vieux sac.

La mère avait des doutes qui la terrifiaient. Le soupçon et la joie se mêlaient en elle. Elle aurait tant voulu que la joie l'emportât sur le doute, mais son cœur de mère lui soufflait le contraire. Leurs regards se croisèrent soudain, et Temo tressaillit en voyant le soupçon dans ses yeux. Effrayé à l'idée qu'elle ait tout deviné, il détourna le regard, s'appêtant à partir. Sur le pas de la porte, furtivement, le regard dans le vague, il dit :

– Je passerai ce soir pour écrire la réponse.

Il chercha vainement la force d'aller chez Xezal le soir, mais il envoya finalement son fils.

Xezal reçut encore quelques lettres. À leur arrivée, l'inquiétude de la mère s'amplifiait, mais la peur de découvrir quelque chose d'irréversible étouffait et refoulait ce sentiment, sans pouvoir cependant le chasser entièrement de son esprit.

Ces lettres n'aidaient pas Xezal, sa situation empirait. Elle mourut au début du printemps, à l'époque où la neige se transforme en boue. Les voisins, selon le rituel, veillèrent la défunte. Les femmes pleuraient, chantaient des lamentations à la mémoire de Xezal, dans lesquelles elles ne manquaient pas de se souvenir de Şamîl et de leurs proches absents.

Temo était là aussi. Assis avec les vieillards, il fumait une cigarette après l'autre, tête baissée. Puis il se levait, inquiet, et sortait. Une ou deux minutes plus tard, il était de retour. Il était clair qu'il était tourmenté.



Soudain, alors que tout était calme, Temo se leva, s'approcha du corps de Xezal, et, debout au pied du cercueil, il s'adressa à l'assemblée :

– Je voudrais confesser un acte devant vous tous, je suis coupable envers elle.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? dit un vieil homme.

– Si, si, je suis coupable ! répétait Temo. Il souhaitait continuer à parler, mais les larmes l'en empêchaient. Il sortit un mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux, et dit :

– Pardonne-moi, Xezal, je ne suis pas coupable, je l'ai fait pour toi. Vous tous – Temo se tournait vers l'assemblée – voilà maintenant quelques mois qu'un faire-part de décès de Şamîl est arrivé, mais je n'ai pas réussi à le donner à Xezal. Elle était malade et je n'avais pas le cœur à lui annoncer une nouvelle si tragique. Cette lettre est chez moi. Je voyais combien elle attendait des nouvelles de son fils, comment aurais-je pu lui donner cette lettre ? Je ne savais que faire pour alléger ce choc. Et c'est pour cela que j'ai décidé de lui mentir : j'ai écrit quelques lettres à la place de Şamîl. Je pensais qu'elle allait se rétablir et qu'alors je lui annoncerais...

La respiration de Temo s'était coupée, il ne pouvait continuer à parler. D'une main hésitante, il sortit la lettre, enveloppée d'un papier, de la poche intérieure de sa veste, et, s'approchant du corps, la déposa sur la poitrine de la mère.

– Tu attendais tant une lettre de Şamîl, la voilà !

Et il sortit rapidement, les yeux emplis de larmes.

On enterra Xezal. De retour chez lui, Temo s'alita. Ses vieilles blessures le faisaient souffrir comme jamais...

La vache que la mère gardait pour le retour de Şamîl fut sacrifiée et la viande distribuée pour le repos de l'âme de Xezal.

La guerre prit fin. Certains rentrèrent au village, mais nombreux furent ceux que leur famille attendrait en vain.

Temo ne pouvait plus être postier. Malade, il ne se levait plus de son lit. La guerre avait beau être finie, elle avait accompli son sombre destin, et, après la victoire, Temo mourut.

Quelques années plus tard, lorsqu'un monument fut érigé à la mémoire des soldats du village morts au front, on décida d'inscrire sur l'obélisque mortuaire le nom de Temo. Et c'est ainsi que les noms de Temo et Şamîl se trouvèrent à nouveau côte à côte.

**Emerik Serdar**  
« Potchtalion »,  
nouvelle publiée en russe  
dans le recueil  
*Svadbu sigrali dvajdi*,  
Erevan, 2005.

*Traduit du russe*  
par Estelle Amy de la  
Bretèque